

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre de WERRA

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 277-280

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Trois jours de paix, de réflexion et... d'un peu de sommeil, quel bienfait pour l'âme et pour le corps ! La retraite 1949 fut moins glorieuse mais plus fructueuse que celle de Marignan. Elle débuta à la Basilique par une messe chantée. A mon entrée dans cette église vénérable, je fus tout de suite saisi par l'esprit de recueillement qui y planait. Après la messe, pendant laquelle nous avions mêlé nos voix discordantes, notre prédicateur, l'Abbé Maurice Zundel monta en chaire (et en os). Orateur éminent, sa parole nous charma comme une belle et insaisissable musique. (Nous n'avons pas tous la culture d'un Georges Delavay !) Pendant ce temps, à la chapelle du collège, le Rév. Père Comina haranguait efficacement nos jeunes frères séparés (je veux parler des Petits). D'autres frères, séparés par la Sarine cette fois, furent entraînés au beau et au bien par le R. P. Gardien du Wesemlin.

Certains Bernois de l'extrême-nord voulurent pourtant se joindre aux Romands et faire comme eux semblant de comprendre. L'un d'eux, enveloppé dans une grande cape noire, la tête dans les mains, impossible à identifier, se tenait immobile et recueilli au bout d'un banc... il dormait. Réveillé en sursaut, il « jura » mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus. Un autre, le poète Gressot, nous assura naïvement qu'il « sentait ». Il prétendit même avoir vibré lorsque l'Abbé Zundel affirma qu'il était parfaitement possible de prier en musique. Quand donc la fanfare remplacera-t-elle le chapelet du samedi ? En attendant cet âge d'or, la plupart des étudiants prirent de grandes résolutions, firent d'étonnants progrès et... de nombreux pèlerinages. Les amateurs de fondue et de Johannis s'amendèrent grâce... à une grâce toute particulière. Ebi, jusqu'alors plutôt mi- (qu'il se rassure) sérieux, se mit à « christianiser » quelques-uns de ses amis. Le seul Dutoit, envers et contre tout, persista dans ses habitudes néfastes : abusant de sa force, il risqua d'assommer, de son bras rhumatisant, le poète cité plus haut.

Hélas ! cette retraite merveilleuse ne dura que l'espace d'un éclair. Trois jours, que dis-je, trois nuits plus tard, une sonnette aigrette, à nouveau détraquée, nous tirait de nos rêves, à cinq heures, dans le froid et l'obscurité. Vous serez certainement étonnés, chers lecteurs, d'apprendre qu'il existe des gens assez rapides pour rêver dans un si bref laps de temps. La chose est pourtant prouvée par les récentes expériences que fit le Chanoine Allimann dans le domaine du subconscient. Il eut, nous dit-il, le plaisir de s'entendre adresser ces mots charmants par un dormeur de bonne volonté : « Il prend ma lettre, il l'ouvre, il la lit. » La question est donc hors de doute, quelqu'un rêvait. Etait-ce un étudiant, ou M. le Chanoine lui-même à qui il arrive parfois de dormir ? Il est difficile de se prononcer.

N'êtes-vous pas encore convaincus ? Eh bien, sachez que je fis moi-même un songe assez curieux que, du reste, je vais vous

raconter. Le voici : J'étais perplexe devant une grande porte fermée. A la fin je l'ouvrais et me trouvais dans une grande salle pleine d'un monde bizarrement accoutré et bruyant. J'assistais tout simplement à un bal masqué. Comme, intimidé, je restais sur le seuil, un homme parfaitement distingué, costumé en chevalier de la légion de Marie, s'approcha et me pria d'avancer. A ma grande stupeur, je reconnus le Professeur Gigon. Il était accompagné d'un masque en cornette, qui représentait Mère Marie-Cunégonde de la Présentation. « Vive la Suisse ! » s'écria cette dernière en me voyant. C'était le Chanoine Broquet. J'aperçus dans la foule un couple cocasse des plus pittoresques : Dallèves en pyjama, l'air godiche, les cheveux gracieusement recouverts d'un vieux filet de pêche qui lui pendait sur les yeux, croyait être ce « Jeune homme coiffé en arrière ». Mais je le pris pour un polichinelle. Derrière lui, pieds nus, les gros orteils redressés, « panté » au vent, gambadait un grotesque personnage qui voulait se donner des airs d'ange gardien. C'était Clavien. Sous la barbe (nous en reparlerons) d'un capucin, je reconnus les yeux verts de Portmann. Claudy et Edi Lorétan le suivaient. Le premier était en doge de Venise, le second en « doge 48 ». Le Chanoine Terraz, déguisé en saint, était absolument méconnaissable. Un travesti assez mal adapté était celui de châtelain de Vésez, que portait Justin de Thorens. Je distinguais encore Lanève en taille de guêpe, le corps serré dans une gaine scandale, Bulliard en commis-voyageur, Louis Felley en cabotin (éleveur de cabots) et les trois Roduit en canards (mon imagination a dû puiser au chant ce dernier tableau). Puis, la lumière s'alluma et... tout s'éteignit. Nous concluons que si St-Maurice n'est pas le pays du soleil (qui se lève après dîner et se couche avant), il est du moins celui du sommeil.

La Ste-Cécile, heureusement, vint secouer toute cette torpeur. La fanfare qui ouvrit la fête était beaucoup plus éclatante que de coutume. Elle fit trembler les murs et, bien plus, couvrit la voix d'Henriod. Intrigué, je me levais, je vis... et, je compris : la bure du Père Hervé flottait au milieu des clarinettes. Parmi les petits artistes, qui nous ont tous charmés, nous avons spécialement apprécié Christinaz, qui interpréta avec bonne volonté : « Silences et soupirs », une composition du Chanoine Terraz, et le jeune Métral dans son improvisation : « F... toi-dans ». Sous la haute direction du Chanoine Pasquier, les quelques plus fameuses voix de la Royale nous modulèrent quelque chose en latin qu'on traduirait assez mal par : « Quelle barbe ces capucins ! » C'est un fait que Girard en est jaloux et que Providoli, au dire de Tédeski lui-même, n'en a pas une plus grande. Je profite de vous signaler le retour de ce dernier parmi nous.

Aussi, pour nous débarrasser de toutes ces barbes, les autorités du collège, toujours prévenantes, ont eu la délicate attention de nous faire raser copieusement chaque dimanche soir. Passe encore si leur rasoir était électrique ! La séance aurait dû être suspendue neuf fois sur dix. Des pannes d'électricité, en effet, se sont succédées à une fréquence foudroyante. Elles donnèrent lieu parfois à des scènes du plus haut comique : la file

piteuse des Petits, par exemple, qui se rendaient au dortoir à neuf heures, pour avoir par trop bruyamment acclamé, dans l'ombre, le chanoine Henry. Un soir, le cataclysme se localisa chez les Physiiciens. Immédiatement on alerta le savant le plus proche. Celui-ci ne perdit pas son temps en vaines discussions : quelques heures plus tard, il était en personne au milieu des ténèbres. Hélas ! il eut beau travailler, chercher, fureter : rien n'y fit. Sa rigoureuse logique, sa célèbre règle à calcul, tout s'avérait impuissant. Il partit en maugréant et, dans l'obscurité la plus profonde, on put entendre ses paroles à l'adresse de la postérité : « Et pourtant, s'écriait-il, les mathématiques ne se trompent jamais ! » Il paraît qu'Ispérian fut vivement impressionné par cette nuit sans remède et qu'il en aurait encore la chair de poule. Pour essayer de le calmer, Bruchez, l'ingénieur, l'enferma, un dimanche matin, dans l'étude du Lycée en compagnie de Marchand. Le résultat fut pitoyable. Son auteur dépité dut avoir recours au plus grand de ses petits amis. C'est donc Merki, en vertu de sa haute stature, qui fut le seul à oser ouvrir la porte. Il se trouva en face de deux tigres rugissants et battit en retraite. Quelques jours plus tard, tout allait bien de nouveau, car les Physiiciens, après avoir longuement délibéré sur la liberté de choix et la liberté de spontanéité, sont partis à Choëx pour se repaître de châtaignes.

Si tous ces événements ne semblent pas avoir pris une grande importance, c'est parce que les esprits étaient accaparés par des préoccupations d'un ordre bien supérieur : les victoires de nos foot-balleurs, que bien d'autres journaux ont déjà relatées dans leurs colonnes et que le président de l'A. S. C. A. a immortalisées avec discrétion, sur une modeste affiche. Je me bornerai donc à vous renvoyer à la chronique sportive que Frère Jacques inaugure ci-après. Bravo ! au directeur des sports, à tous nos joueurs et spécialement à Exhenry, dont la fragile et précieuse santé est souvent incommodée par le train, et qui, malgré cet handicap, n'hésita pas à se déplacer jusqu'à Sion. Je propose la remise d'un petit drapeau à ce vaillant... Un gracieux merci à Mlles Mireille et Gervaise de Quay pour leur prodigues encouragements et au capitaine Blanc, qui joua avec une grande maîtrise, tout éprouvé qu'il était par le jeûne et par une nuit... blanche. Tout ces braves nous ont rapporté de Sion l'agréable perspective d'une demi-journée de vacance.

Décidément, il en pleut ! On vient, en effet, de nous donner la clef des champs pour toute une après-midi, en l'honneur du nouveau Préfet de St-Maurice, M. Alphonse Gross, que la fanfare et le chant avaient si bien ovationné. Si seulement un congé suivait chacun de ces hommages en mesure. Il y en aurait eu ! Car les séances de ce genre se succédèrent, presque aussi nombreuses que les pannes d'électricité. Nous fêtâmes d'abord le professeur Charles Matt, puis MM. les chanoines Bérard, Gogniat, Maret, et enfin MM. les chanoines Rappaz et Maillat. Qu'ils me permettent de leur présenter encore mes meilleurs vœux à tous !

Excusez-moi, chers lecteurs, si jamais j'avais oublié quelques

faits importants. Je suis encore brassé, ému, impressionné par les scènes poignantes du film : « Marie-Magdeleine », le seul que nous ayons vu cette année.

Je cite en terminant le nom de Kägi, puisqu'il a une si grande envie de le voir imprimé, et je vous renvoie, chers lecteurs, aux premières pages, pour le déroulement et les péripéties du grand mystère qui plane sur l'internat en ce matin du samedi 3 décembre.

Pierre de WERRA, rhét.